

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre BRUCHEZ

Moments préromantiques de l'eau

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1971, tome 67, p. 132-139

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Moments préromantiques de l'eau

*... ces eaux que nous avons déléguées
à la contemplation de ce qui existe.*¹

L'imagination baroque s'enchant de reflets. Dans l'univers délicieusement trompeur qu'elle bâtit, elle se livre à la fête des apparences. Rien ne la séduit plus que les jeux équivoques du miroir : elle s'y donne et s'en déprend avec le vertige du doute et le plaisir de la surprise. Car le miroir opère un dédoublement du réel, dont il donne à voir comme la face de rêve. Sa fidélité ambiguë fait énigme à qui l'interroge.

Or ses pouvoirs sont les pouvoirs de l'eau, et l'on a dit à merveille l'importance de ce thème dans la création baroque². L'imagination préromantique, pour sa part, semble inscrire dans ses méditations sur l'eau la quête d'un bonheur lié à la connaissance de soi. L'eau n'exerce plus la seule fascination du paraître, elle devient le lieu d'une recherche inquiète et parfois d'une révélation de l'être.

Un itinéraire du désir, parallèle et divergent à la fois, se dessine sous le signe de l'eau, à travers quelques pages de Rousseau et de Chateaubriand que nous nous proposons de relire.

¹ Paul Claudel, *L'Oiseau noir dans le Soleil levant*.

² Jean Rousset, *L'intérieur et l'Extérieur*, « Reflets sur l'eau », Corti, Paris, 1968. L'auteur propose en outre une ouverture en direction du romantisme et de la littérature moderne, indiquant une valeur d'intériorité croissante du thème. Nous le suivons dans cette voie.

L'eau et la mort

... mémoire nécromancienne...³

Saint-Preux, dans la fameuse lettre dix-sept de la quatrième partie, raconte à Milord Edouard une dangereuse promenade qu'il a faite sur le lac, seul à seule avec Julie, en l'absence de M. de Wolmar⁴.

« Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme, et Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau ; et, en m'asseyant à côté d'elle, je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Le chant assez gai des bécassines, me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer, m'attristait. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses. »

Cet admirable nocturne dresse d'emblée le décor de la rêverie rousseauiste ; il suggère de douces impressions visuelles et auditives. La clarté atténuée de la lune baignant l'eau calme et semblant lui communiquer sa vibration légère, instaure un accord profond des éléments et des êtres. Le « bruit égal et mesuré des rames » donne au silence son juste poids. Il est la présence de l'eau, milieu unique et lieu essentiel.

Or la coïncidence avec ses sensations s'avère impossible à Saint-Preux. La proximité même de l'être aimé, sa main dans la sienne, rend toute communion illusoire. Le souvenir est venu briser la perfection de l'instant. « Je commençai par me rappeler une promenade semblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premières amours. Tous les sentiments délicieux qui remplissaient alors mon âme s'y retracèrent pour l'affliger... » La déploration du passé corrompt irrémédiablement la jouissance du présent. Tout s'inverse alors. L'eau devient l'eau de la réminiscence, chargée de valeurs négatives, en particulier la séparation, la limite et l'invitation à passer cette limite. En effet « comme des nombres algébriques, les images peuvent changer de signe selon qu'elles hantent une imagination heureuse ou malheureuse.

³ Jean Starobinski, *L'œil vivant*, « Jean-Jacques Rousseau et le péril de la réflexion », Gallimard, Paris, 1961, p. 123.

⁴ La *Nouvelle Héloïse*, Garnier, Paris, 1960, IV, 17, p. 503.

L'océan dans un cas évoque l'aventure, dans l'autre la noyade »⁵. Et lorsque la crise du désespoir atteint son paroxysme, surgit la tentation du suicide et du meurtre. L'eau retrouverait son pouvoir unificateur, en affirmant sa puissance mortelle : «...je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots, et d'y finir dans ses bras ma vie et mes longs tourments. » Un déplacement physique, un simple changement de position détourneront Saint-Preux de ce projet et bouleverseront ses sentiments. Il quitte la main de Julie et la tension se résout. « ... un sentiment plus doux s'insinua peu à peu dans mon âme, l'attendrissement surmonta le désespoir, je me mis à verser des torrents de larmes ; et cet état comparé à celui dont je sortais, n'était pas sans quelque plaisir... » La non-adéquation du sentiment vécu et du bonheur remémoré, qui menaçait l'intégrité de l'être et le conduisait à la catastrophe, fait place à la communion des larmes ; dans ces eaux jaillissantes, purifiées par la douleur, l'être reconquiert son accord avec lui-même. Bien plus, la relation à l'autre se rétablit, l'univers harmonieux de la « transparence des cœurs », un instant terni, consonne à nouveau : « ... je pleurai fortement, longtemps, et fus soulagé. Quand je me trouvai bien remis, je revins auprès de Julie, je repris sa main. Elle tenait son mouchoir ; je le sentis fort mouillé. " Oh ! lui dis-je tout bas, je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre ! " Le lac accueille donc, dans son espace lisse et bienveillant, l'une de ces intermittences du bonheur, que, bien souvent chez Rousseau, il favorise. Son étendue est celle même de la vie universelle, dont il rythme la pulsation. La conscience de soi tend à s'y confondre avec la conscience du monde, dans une bienheureuse indifférenciation. De ces dispositions, rien ne rend plus poétiquement compte que les pages célèbres de la *Cinquième Promenade*, consacrées au séjour à l'île Saint-Pierre et au lac de Bienna.

Les eaux du bonheur et le bonheur des eaux

*J'ai toujours aimé l'eau passionnément...*⁶

Et d'abord l'eau crée les conditions d'un indispensable isolement. Sa fonction séparatrice se révèle ici bénéfique. Elle arrache le persécuté à la haine de l'humanité, elle le rend à soi-même et à un état de nature

⁵ Michel Mansuy, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, « Maintenir et prolonger le bachelardisme », sept.-déc. 1970, n^{os} 5-6, p. 880.

⁶ *Confessions*, I. XII, La Guilde du livre, Lausanne, 1962, p. 609.

proche de celui que rêve le désir mythique. L'insularité est profondément conforme à l'amour de soi et à la pente qui porte Rousseau à la rêverie. « Il me sembloit que dans cette Ile je serois plus séparé des hommes, plus à l'abri de leurs outrages, plus oublié d'eux, plus livré, en un mot, aux douceurs du désœuvrement et de la vie contemplative : J'aurois voulu être tellement confiné dans cette Ile que je n'eusse plus de commerce avec les mortels, et il est certain que je pris toutes les mesures imaginables pour me soustraire à la nécessité d'en entretenir. »⁷ Tout commence, ou tout recommence, dans un espace et dans un temps originels. L'imagination s'efforce d'abolir l'histoire et jusqu'à l'existence des hommes pour se replier sur elle-même dans une sorte d'inertie, de passivité à peine troublée par l'acte optique de la contemplation. Nulle surprise alors, si le regard se pose avec prédilection sur son double liquide : l'eau.

« Quand le soir approchoit je descendois des cimes de l'Ile et j'allois volontiers m'asseoir au bord du lac sur la grève dans quelque azyle caché ; là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation la plongeoiènt dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenoit souvent sans que je m'en fusse apperceu. Le flux et reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles frappant sans relache mon oreille et mes yeux suppléoiènt aux mouvements internes que la rêverie éteignoit en moi et suffisoient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De tems à autre naissoit quelque faible et courte reflexion sur l'instabilité des choses de ce monde dont la surface des eaux m'offroit l'image : mais bientôt ces impressions légères s'effaçoient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçoit, et qui sans aucun concours actif de mon ame ne laissoit pas de m'attacher au point qu'appelle par l'heure et par le signal convenu je ne pouvois m'arracher de là sans effort. »⁸

Envisagée dans sa valeur pure d'élément, l'eau apparaît ici comme l'ambiance, le milieu vital, de la rêverie. Elle vit de sa pleine identité, non de la vie oblique des symboles, et sa vie se communique. Tout se passe comme si, maternelle, l'eau engendrait et régénèrait le « moi » du rêveur. Elle reste le seul événement sensible où se rattache son sentiment de l'être⁹. L'intériorité prend et garde conscience d'elle-même, dans la

⁷ *Id.*, p. 605.

⁸ *Les Rêveries du Promeneur solitaire*, Cinquième Promenade, La Guilde du livre, Lausanne, 1962, p. 969.

⁹ Cf. Georges Poulet, *Les Métamorphoses du Cercle*, Plon, Paris, 1961, pp. 136-137.

mesure où elle ne coupe pas le lieu qui la rattache au monde du dehors. Le mouvement du désir est bien de confondre dans la même fluidité le sujet, l'objet et le trajet passionné où ils tendent l'un vers l'autre. Mais aussi loin qu'on peut rêver la fusion heureuse du « moi » et du « non-moi » — alors le sujet se trouve au cœur de l'objet et simultanément condense le tout en son propre cœur — la distance ne s'annule jamais. Il demeure une manière d'échange respiratoire (« le flux et reflux ») : l'eau s'éveille en quelque sorte à la conscience et le « moi » participe de la liquéfaction¹⁰. Rien n'est immobile, car la volonté même de l'identification maintient une tension, nécessaire à l'existence du texte.

Remarquons autre chose : la fonction spéculaire de l'eau est nulle ici. Elle contrarierait un jeu de « soi » à « soi », dont on attend pour prix l'identité, en introduisant la brisure du miroir dans l'harmonie rêvée. L'eau doit assurer l'unité de l'être, non le scinder en un double fascinant et creuser entre contemplant et contemplé la marge dangereuse de l'apparence. Le narcissisme intégral se passe de miroir¹¹. Il ne s'agit pas de se voir mais de se **sentir**.

Il ne reste de surface réfléchissante que le texte. Quelque chose du processus de liquéfaction qui affectait l'être passe en lui. La phrase, en se musicalisant, acquiert la transparence et la consistance de l'eau. Elle en mime l'ondulation, le mouvement calme et répété. Son incantation limpide transmet, fidèlement et suggestivement, tout l'impondérable d'une expérience où se nouent la ténuité de la sensation et la pureté de la révélation.

Ce passage est comme le reflet anticipé, l'énoncé poétique, de l'analyse discursive qui va suivre. Une méditation sur le temps se développe (« Tout est dans un flux continu sur la terre... ») au terme de laquelle Jean-Jacques définit l'essence de son bonheur : la saisie et la jouissance de soi-même dans une suffisance quasi divine et dans l'illimité d'un instant étendu aux dimensions de l'éternité. Tel est le « moment »

¹⁰ Cf. l'admirable commentaire de Marcel Raymond, dont il est impossible de ne pas dépendre : *Jean-Jacques Rousseau*, « La Quête de Soi et la Rêverie », Corti, Paris, 1962, pp. 145-155.

¹¹ Cf. Jean Starobinski, *op. cit.* : « Ce [que Rousseau] préfère, c'est l'eau doucement agitée, ... Donc, ni l'eau trop calme, ni le tumulte des océans. Il désire surtout l'eau berçante, dont le rythme impose à l'esprit une bienheureuse torpeur... Cette eau n'est pas assez étale, pas assez impassible pour lui renvoyer son image. Elle est miroitement tranquille, mais non pas miroir. Elle est fascinante par elle-même, par son inépuisable mouvement, et non parce qu'elle permet à Jean-Jacques de s'y mirer. » pp. 175-181.

du lac de Bienna, qui mesure un espace paradisiaque¹², tel est aussi le discours de l'eau.

Profondeurs. Violence

... *orageux océan du monde...*¹³

Pour Chateaubriand le paradis sur terre n'est qu'une fable certes, mais non dépourvue d'un attrait chimérique.

« Les sauvages de la Floride racontent qu'au milieu d'un lac est une île où vivent les plus belles femmes du monde. Les Muscogulges en ont tenté mainte fois la conquête ; mais cet Eden fuit devant les canots, naturelle image des chimères qui se retirent devant nos désirs.

Cette contrée renfermait aussi une fontaine de Jouvence : qui voudrait revivre ?

Peu s'en fallut que ces fables ne prissent à mes yeux une espèce de réalité... »¹⁴

Dans cet épisode des **Mémoires d'Outre-Tombe** l'eau tient sa place obligée : sans elle le « topos » du « locus amoenus » serait inopérant. Elle est l'indispensable agrément de la « belle nature »¹⁵ et fait toute la séduction d'un paysage imaginaire, dont elle accrédite la « réalité ». On résiste mal à la promesse qu'elle cristallise, de perpétuer la jeunesse.

Pourtant Chateaubriand lui oppose son refus, dans l'assurance orgueilleuse que nul objet ne saurait arrêter son désir.

L'eau fuit dans la durée d'un mouvement perpétuel qui entraîne avec lui le but visé. Bien loin de raccourcir, au point de l'annuler, la trajectoire du désir (comme le tente Rousseau), l'imagination se plaît ici à la prolonger,

¹² Jean Starobinski a décrit minutieusement le Paradis de Rousseau, *op. cit.*, pp. 142-155.

¹³ Chateaubriand, *René*, Garnier-Flammarion, Paris, 1964, p. 152.

¹⁴ Cité par Michel Butor, *Répertoire II*, « Chateaubriand et l'ancienne Amérique », pp. 179-180.

¹⁵ « ... je ne crois point que la *pure nature* soit la plus belle chose du monde... Avec ce mot de *nature* on a tout perdu. Peignons la nature, mais la belle nature... », *id.*, p. 166.

comme une navigation dont le port se dérobe. Aucune adhésion à l'instant, à l'immédiat, mais une démarche constamment dilatoire, qui arrache le « moi » à son centre de gravité. La réalité s'évide, se pulvérise devant l'avancée du désir¹⁶. Un double abîme, intérieur et extérieur, se creuse. La vaine poursuite d'un bonheur qui se refuse prend tout dans son vertige, qui signale un mal profond :

« ... je n'ai point encore rencontré l'homme qui n'eût été trompé dans ses rêves de félicité, point de cœur qui n'entretînt une plaie cachée. Le cœur le plus serein en apparence, ressemble au puits naturel de la savane Alachua : la surface en paraît calme et pure, mais quand vous regardez au fond du bassin, vous apercevez un large crocodile, que le puits nourrit dans ses eaux. »¹⁷

Eaux dangereuses, où se tapit un monstre, leur calme trompe mais suggère aussi une secrète connivence. La « plaie cachée » est entretenue avec une sorte d'amour nourricier.

En effet René aime son mal. Son désir s'éprend de la distance même qui le sépare de la prise. C'est un « désir-asymptote », toujours reconduit à « l'idéal objet d'une flamme future »¹⁸ et qui se comble de son propre élan.

Cet état profondément contradictoire se traduira fréquemment par les violences de l'eau. René trouve dans la tempête un paysage privilégié accordé aux déchirements de son cœur et aux bouleversements de la passion.

Déjà dans le primitivisme ordonné, pictural, du tableau qui ouvre **Atala**, les fleuves en travail, multipliés comme à l'infini, élèvent la voix de leurs eaux tumultueuses et débordées. A travers leur fonction ornementale, on peut lire la parabole du drame qui va se dérouler. La part de l'océan, alpha et omega dans la vie de Chateaubriand, est grande. Jean-Pierre Richard l'a faite avec une extrême finesse¹⁹. Nous nous contenterons de lire une dernière tempête, elle achève l'histoire de René²⁰ et marque un départ définitif.

¹⁶ Cf. le beau livre de Jean-Pierre Richard, *Paysage de Chateaubriand*, Le Seuil, Paris, 1967.

¹⁷ *Atala*, Garnier-Flammarion, Paris, 1964, p. 135.

¹⁸ *René*, p. 158.

¹⁹ *Op. cit.*, p. 112 sq.

²⁰ pp. 173-174.

« Je ne sais ce que le ciel me réserve, et s'il a voulu m'avertir que les orages accompagneraient partout mes pas. L'ordre était donné pour le départ de la flotte... je m'étais arrangé pour passer la dernière nuit à terre, afin d'écrire une lettre d'adieux à Amélie. Vers minuit tandis que je m'occupe de ce soin et que je mouille mon papier de mes larmes, le bruit des vents vient frapper mon oreille. J'écoute ; et au milieu de la tempête, je distingue les coups de canon d'alarme, mêlés au glas de la cloche monastique. Je vole sur le rivage où tout était désert, et où l'on n'entendait que le rugissement des flots. Je m'assieds sur un rocher. D'un côté s'étendent les vagues étincelantes, de l'autre les murs sombres du monastère se perdent confusément dans les cieus. Une petite lumière paraissait à la fenêtre grillée. Etait-ce toi, ô mon Amélie, qui prosternée au pied du crucifix, priait le Dieu des orages d'épargner ton malheureux frère ? La tempête sur les flots, le calme dans ta retraite ; des hommes brisés sur des écueils, au pied de l'asile que rien ne peut troubler ; l'infini de l'autre côté du mur d'une cellule ; les fanaux agités des vaisseaux, le phare immobile du couvent ; l'incertitude des destinées du navigateur, la vestale connaissant dans un seul jour tous les jours futurs de sa vie ; d'une autre part, une âme telle que la tienne, ô Amélie, orageuse comme l'océan ; un naufrage plus affreux que celui du marinier... »

Nuit terrible, où la conscience déchirée vit avec exaltation sa scission et se projette dans le monde éclaté et confus des eaux orageuses.

Le jeu violemment antithétique du texte isole René entre deux infinis (l'infini vide de l'univers symbolisé par l'océan déchaîné et l'infini du désir au-delà du mur d'une cellule, qui a la profondeur du miroir) avant de lui offrir l'ultime et perpétuelle fuite, l'ultime naufrage.

On n'en finirait pas de capter l'eau, dans ses mille variations romantiques. Mais nous sommes sûr que sa quête nous conduit toujours au bonheur de lire, qui est la rencontre d'un bonheur de dire.

Pierre Bruchez